



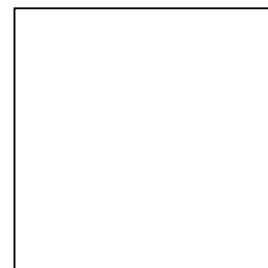
RENÉ SCHÉRER

## Subjectivités hors sujet

**A**VEC CE REcul QUE LA MORT PERMET et qui favorise un regard d'ensemble sur une œuvre, sinon achevée, du moins irrémédiablement close, il m'apparaît aujourd'hui que la pensée de Félix a été dominée par une constante : celle du processus, des processus plutôt, de subjectivation. Là est son propos, son propre, son apport obstiné à notre siècle, qui a emprunté les détours de la scission avec une psychanalyse orthodoxe et normative, de la révolution dite par lui moléculaire, en opposition avec celle, massive, de l'idéologie marxiste et des appareils de parti, de l'adoption d'une triple écologie s'étendant, en plus du naturel, au social et au mental, une *écosophie* conçue comme la pensée des subjectivités mutantes de ce temps.

La subjectivation n'a pas de point fixe, de centre. Si la modernité en général peut être conçue comme une décentration du monde et une multiplication des points de vue, elle s'est subjectivée à tort, à l'origine, autour de l'illusion d'un unique sujet. Or, sa logique est, au contraire, celle du devenir et de la multiplicité. C'est cette logique d'une modernité conséquente que Félix a développée autour de processus de subjectivation qui sont des devenirs de multiplicités.

Subjectivation et multiplicité vont de pair. Les subjectivités, les modes de subjectivation, sont multiples. L'erreur a été de replier le processus sur l'instance unique de subjectivité, sur



**René Schérer,**  
**philosophe.**  
**Dernier livre paru**  
*Zeus hospitalier,*  
*éloge de l'hospitalité,*  
**Colin, Paris, 1993.**

l'unicité du sujet. Du même ordre est son repliement sur des complexes individuels intrapsychiques, sur des significations transcendantes et constituées, celles qui accaparent, réduisent, annihilent la riche prolifération des subjectivités éparses, des marginalités de la vie.

Contre ces significations transcendantes, affirmer l'a-signifiant. Là où était le replié, provoquer le déploiement.

A la manière des membres épars à la surface de la terre qu'imagina la cosmologie d'Empédocle, multiplicités errantes à la naissance du monde, la machine guattarienne, ces fameuses machines qu'il découvrait et mettait en marche un peu partout, combine des fragments inorganiques de subjectivités errantes. Elles forment, comme il l'a écrit, reprenant un mot de R. Laing, des « nœuds » qui peuvent être défaits pour se retrouver ailleurs, en des agencements nouveaux, suscitant de nouvelles « micropolitiques du désir ».

La grande erreur, la « bévue » dirais-je en langage fouriériste qui me paraît fort pertinent en la circonstance, de la philosophie classique – celle que connote le mot de cartésianisme – et de ses prolongements contemporains est d'avoir enfermé la subjectivité et son processus dans le sujet et sa substance – le sujet qui est aussi l'illustre ego, le moi pensant.

« Le sujet ne va pas de soi, écrit Guattari dans *Les trois écologies* (p. 23) ; il ne suffit pas de penser pour être, comme le proclamait Descartes, puisque toutes sortes d'autres façons d'exister s'instaurent hors de la conscience. »

Une subjectivité hors du sujet-substance, certes cela n'est pas inconnu de la pensée contemporaine prenant ses distances par rapport au cartésianisme scolaire, ni déjà de Nietzsche, ni de Kierkegaard, dans la dimension existentielle, non intellectuelle, du sujet. Le nouveau, le spécifique guattarien, c'est la rupture avec toute référence figée à un moi comme centre ou pôle, la substitution à cette instance de la subjectivation en tant que procès. Le nouveau, c'est, si l'on prend cette fois la doctrine freudienne avec ses prolongements, le refus d'une problématique qui reste celle du sujet, même (et surtout)

lorsqu'il est compris comme place vide ou « béance ». Pas d'appel au fixe, mais des processus qui courent comme des ondes, vont, viennent, culminent, disparaissent.

Concevoir des devenirs, non le stable, des multiplicités, non l'unicité, des consciences comme transitivity, non une origine ; non *le* sujet, unique, en fin de compte, de quelque manière qu'on le traite, même et y compris existentiellement, avec sa transcendance qui le sort du monde, mais des subjectivations sans transcendance, pures rides du champ d'immanence où elles viennent à se manifester. Plus de ce champ dont l'appellation subjectivée est « l'expression ».

La philosophie de Félix Guattari est une philosophie de l'expression, entendue au sens deleuzien, au sens que Gilles Deleuze accorde à celles de Spinoza et de Leibniz: c'est-à-dire une philosophie où au rapport de cause à effet se substitue une relation « entre égaux », une réversibilité entre l'exprimant et l'exprimé. Le rapport expressif récuse le sujet tout comme la causalité et la substance. Il n'admet que des mouvements plus ou moins vifs, des intensités plus ou moins fortes, des dispersions ou des concentrations, dans un espace continu, un continuum qui mène de l'âme au corps, et inversement. Un espace de pensée qui n'a rien de métaphorique, mais qui est, au contraire, le nom même de ce qu'il s'agit de cerner dans le devenir subjectif des multiplicités dites matérielles ou objectives. Cet espace lisse admet diverses courbures, avec leurs géodésiques, lignes dont les convergences ou entrecroisements peuvent former des points de concentration dynamiques, qui seront autant de points de vue. Mais jamais des identités substantielles et fixes.

Il y a du Valéry, curieusement, dans cette manière de concevoir, et la transitivity de la conscience, ce « point pur », et les géodésiques dans l'espace de la pensée, et les machines abstraites de l'intellect et du désir. Le Valéry commentant Léonard de Vinci, le Valéry du *Cimetière marin*, celui, surtout, des *Cahiers*.

Toute subjectivité est d'abord éparse hors de moi, la conscience est événement fugitif dans l'être. Mais, sur ce

point encore, le spécifique de Félix est que les façons d'exister hors de la conscience qu'il oppose au sujet pensant sont des expressions non encore répertoriées ni répertoriables, non encore élevées au rang de modes de subjectivation, dans la cécité générale ambiante à ce qui ne ressortit pas à la toute puissante appropriation cartésienne du sujet. A ce qui n'a pas la dignité du sujet. Ce ne sont pas des modes de subjectivation, parce que ne relevant que d'une classification objective, en catégories, stratifications, ne méritant que l'inventaire des « cas sociaux » fait par l'autre, le seul « sujet » ayant titre et droit pour les interpréter.

A ce dominateur, Félix oppose les expressions, ou mieux « les expressions-expérimentations » non inventoriées, non encore subjectivées, celles « d'enfants, de schizophrènes, d'homosexuels, de prisonniers, d'aliénés de toutes sortes » (La révolution moléculaire, p. 244). Il ne s'agit pas, il ne s'est jamais agi pour lui de favoriser un « devenir-sujet » à la manière d'une dialectique hégélienne qui est aussi celle d'une certaine psychanalyse, mais de porter à la subjectivation, au droit, à la reconnaissance subjective, pourrait-on dire, tant de singularités expressives réduites, par la loi commune, par la normalisation et ses disciplines, à une signification uniforme, envahissante.

La philosophie de l'expression passe donc par une réforme sémiotique qui prend en compte le « non-signifiant » ou « assignifiant » dans le système réducteur des signes, qui favorise la libération de ces multiplicités riches de virtualités subjectives traversant le tissu social. Non intrapsychiques, mais prépersonnelles, anonymes, et, dans cette mesure, collectives bien que toujours singulières. Fourier avait conçu de façon analogue, à mon sens, le rapport, le va-et-vient, la tension, entre l'individu et le groupe qui lui permettent une pleine subjectivation : le rapport entre l'ego, « foyer inverse » et « subversif » de la civilisation, et le « foyer direct », « l'unitésisme », nœud de rayons passionnels venant de toutes parts.

Tracés, dans un espace devenu lisse, de réseaux jusqu'alors inconnus, le long desquels les processus de subjectivation

peuvent se produire. Selon, encore, une belle et claire formulation de *La révolution moléculaire*, ce sont les expressions aberrantes qui « concourent à entamer, à ronger la sémiologie de l'ordre dominant et à émettre de nouvelles lignes de fuite et des constellations inédites de signes-particules a-signifiants » (*ibid.*).

Ainsi, au sujet, centré sur sa castration, de la psychanalyse (lacanienne), Félix opposera la subjectivité dispersée selon les flux du désir. A l'œil vide de la visagité capitaliste, les divers modes de subjectivation et de « manières de regarder et de nous regarder provenant du cosmos avec sa multitude d'yeux et de devenir » (« Visagité », *L'inconscient machinique*, p. 88).

Certains ont cru innover en intégrant à la psychanalyse des ingrédients phénoménologiques. Il ne s'agit pas de cela pour Félix, pas plus que d'une complémentarité du social avec le psychanalytique subjectif. Pas de fusion ni de perte dans la grande machine sociale du marxisme (vers les années 60 où cela fut de mode). Mais l'invention d'une sémiotique propre à un processus de subjectivation inscrit dans les agencements d'énonciation qui étaient mis en œuvre par les « minorités du désir ». Car c'est sur leur base, à partir de leur singularité, que l'évidence des subjectivations, dans leur processus ou devenir et leur multiplicité, est devenue le pivot de la théorie guattarienne. Privilège du « mineur », se faisant jour autour des années 68, coextensivité du mineur, comme le montre l'étude sur Kafka écrite en compagnie de Gilles Deleuze, avec les devenir d'une subjectivité qui n'a rien à voir avec l'avènement d'un sujet majeur selon la norme. Il fallait que ce sujet s'efface pour que la subjectivité advienne. « La », un singulier qui est un pluriel. La révolution, l'appel à la subjectivité passent par les minorités expressives, inventrices de leurs lignes, de leurs géodésiques dans l'espace de pensée et l'espace social. Découvreuses de formes de vies, de cultures nouvelles. La philosophie de ces lignes et de leurs agencements conduit à l'idée de l'écologie mentale et sociale des *Trois écologies*, à la dernière vision esthétique de *Chaosmose*.

Puisqu'il s'agit, dans tout le processus de subjectivation, d'expressions encore et toujours, on ne peut s'empêcher de relier une telle analyse (schizoanalyse) à la philosophie, justement, de l'expressionnisme artistique. Non seulement en tant qu'école transitoire de la peinture contemporaine, comme caractéristique d'ensemble de l'art moderne. L'expressionnisme comme mode de subjectivation de l'esthétique moderne dans son ensemble, depuis le romantisme, depuis le baroque, et, plus près de nous, depuis Cézanne, Van Gogh, Matisse, engage la subjectivité, subjectivant le monde par la distorsion des lignes et des formes, l'usage intensif des couleurs.

1. On lira sur ce point la belle étude de Georges Bloess, dans sa thèse de doctorat : « Puissance de la subjectivité dans la création artistique et poétique depuis l'expressionnisme en Allemagne », *Paris VIII*, 1993.

La philosophie de l'expressionnisme ? Une philosophie du devenir, non de l'être, une philosophie perspectiviste, sans substance et aussi sans sujet. Une émergence de la subjectivité sans sujet, pour un monde traversé de subjectivations éparses.

A propos de l'espace et de ses géodésiques je rappelais – « curieusement » Paul Valéry. Très curieusement encore il paraît, en effet, bien oublié – je penserai, parmi les théoriciens ou références théoriques de cet expressionnisme, moins à Spinoza ou à Leibniz, qu'à Ernst Mach, le physicien et philosophe viennois, lorsqu'il parle de la décomposition de l'unité du moi en multiplicités sensorielles, affirmant que « le moi est insaisissable » (Lettre à Hermann Bahr, 1908, citée par Kobry, dans *Vienne, l'apocalypse joyeuse*, CCI, 1986, p. 124).

Pour l'expressionnisme pictural, celui d'Erich Heckel, d'Ernst Ludwig Kirchner, de Franz Marc, d'Emil Nolde... de leur théoricien Gottfried Benn, le sujet multiple, dans sa créativité, est le contraire de l'individu, de ce moi mesquin et frigide qui donne prétexte à l'ironie, alors que la subjectivité créatrice est permutable, interchangeable, anonyme. Idée d'un art, d'une histoire de l'art anonyme que revendiquait déjà le romantique Clemens Brentano <sup>(1)</sup>.

Quant à l'empiriocriticisme de Mach – cet « isme » n'est-il pas la formule qui a permis de trop facilement le classer et de

l'éluder, Lénine aidant ? –, il n'est pas seulement par hasard en résonance avec le machinisme guattarien. Ils ont en commun une même référence à l'empirisme des multiplicités sensibles de Hume, à une même philosophie de la vie, à un même pragmatisme moderne opposé au substantialisme métaphysique classique.

Par des voies qu'il n'est pas dans mon propos d'analyser, ces philosophies, sans oublier, bien sûr, l'utopisme d'Ernst Bloch – toutes présentes également dans l'œil et le style du Musil de *L'homme sans qualités* – assurent le *continuum* entre l'intérieur et l'extérieur, leur réversibilité, au même sens que le faisaient Spinoza et Leibniz que l'on se plaît pourtant à leur opposer, mais qui communiquent avec elles par le biais de l'expressionnisme.

Leur plan de consistance est le même, où se développe une production machinique sans limitation ni hiérarchie. Corps sans organes (concept guattaro-deleuzien) d'une subjectivité sans substance (expression de Mach), d'une subjectivité hors sujet.

Toutefois, la philosophie de l'expressionnisme ne paraît trouver sa formulation définitive qu'avec le chapitre 7 de *Qu'est-ce que la philosophie ?* (« Percept, affect et concept ») – mieux qu'avec E. Bloch qui absorbe la subjectivation expressionniste dans l'utopie a-temporelle d'un Moi-Nous primordial (*L'esprit de l'utopie*), ou qu'avec Mach dont le thème essentiellement épistémologique gravite autour de la simple dissolution du sujet de la connaissance.

Car ce qui vient à la place soit du moi, soit de sa négation, affirmativement, chez Guattari comme chez Deleuze, c'est la consistance propre d'un « percept », devenir de la perception, et d'un « affect », devenir de l'affection. Ce sont eux que l'artiste imprègne d'expression dans une opération de subjectivation à la fois individuelle et collective. Non seulement, alors, certaines formes élues se mettent à exprimer, mais « toute la matière devient expression » (*op. cit.*, p. 157).

L'affect, le percept, arrachés à la simple dispersion des sens, fragments déterritorialisés doués d'un dynamisme autonome,

sont les inducteurs d'une subjectivité nouvelle ; ils se font, du même coup, apport nouveau et fondamental d'une philosophie de l'art qui décèle la subjectivation dans son processus, en deçà et au-delà du sujet : à partir du chaos, de l'informe, du pré-individuel, et avec eux, nourrir, par le biais de l'œuvre, une subjectivation transindividuelle, collective.

*Chaosmose* surtout donnera toute son ampleur à cette idée d'une production de subjectivité par l'œuvre, dotée d'une « prise de parole quasi animique », qui « a pour conséquence de remanier la subjectivité, et de l'artiste, et de son “consommateur” » (p. 181).

Aussi, lorsque Félix consacre dans ce livre – qui, avec l'article « Pour une fondation des pratiques sociales » (*Le Monde diplomatique*, octobre 1992), présente le dernier état de sa pensée – de superbes développements au « paradigme esthétique », à sa « position clé de transversalité par rapport aux divers univers de valeur » (p. 147), lorsqu'il accorde aux artistes la fonction – la mission ? – de « constituer les ultimes lignes de repli des questions existentielles primordiales » (p. 184), se trouve-t-il naturellement en résonance avec les plus hautes aspirations des manifestes de l'art expressionniste, comme de la correspondance, déjà, de Van Gogh. Pas plus, d'ailleurs, que pour ces artistes révolutionnaires, pour Félix, repli ne signifie retrait, isolement, mais résistance à l'inhumanité du monde en cours.

L'esthétisation générale opère une coupe transversale, intensifiante ; elle n'isole pas la subjectivation de ses autres dimensions techniques et éthiques. La rencontre, coïncidence entre l'en-soi cosmique et le pour-soi subjectif, le « réenchante-ment » qui la colore esthétiquement, ne se trouvent pas en arrière de nous, du côté du mythe, mais toujours en avant, là où les sciences et les techniques nouvelles accroissent les pouvoirs, renouvellent les matières d'expression.

Cette rencontre définit une tâche pour les pensées présentes et à venir : former cette subjectivité encore à naître qui, loin de céder au désarroi ou à la morosité, sera à la dimension de



la richesse d'une expérience momentanément non dominée et des inventions inouïes de la technologie contemporaine. Là se trouve une des constantes de Félix, ce qui le distingue de bien d'autres (y compris de moi-même, je l'avoue sans hésitation) : l'adhésion enthousiaste aux technologies récentes, à l'informatisation, aux possibilités offertes, dont l'univers actuel, dominé par l'économie capitaliste, est incapable de comprendre l'usage.

Loin d'être à rejeter, ou d'être responsable de l'inhumanisation en cours, loin de devoir être utilisée avec défiance, cette technologie développe son utopie propre, elle indique la voie pour une subjectivation nouvelle dont elle est partie intégrante. C'est elle qui détient le virtuel, la puissance de cette « écologie du virtuel » qui se tient du côté du « jamais vu, jamais senti » (*Chaosmose*, p. 128-129).

Une telle utopie – mot toutefois que Félix n'utilise jamais qu'avec réticence, estimant, avec Gilles Deleuze, que « l'utopie n'est pas un bon concept » – me paraît très voisine de celle de Fourier qui, lui aussi, argumente sa critique des sciences sociales et économiques, « les sciences incertaines », en les confrontant aux sciences « fixes » de la nature, à leur avancement, aux virtualités des promesses techniques. Résolument moderne, sans nostalgie.

Cette foi scientifique, rationnelle et pratique, justifie la récusation par Félix, en son temps, de la vogue d'un post-modernisme qui, sous prétexte d'innovation radicale, a représenté surtout la soumission idéologique aveugle aux diktats de l'impérialisme capitaliste envahissant.

S'il y a effectivement crise dans la modernité – et non sa fin proclamée –, elle se trouve dans l'incapacité du monde contemporain à assumer « une extraordinaire mutation technologique » d'une façon qui soit « compatible avec les intérêts de l'humanité ». Crise de subjectivation donc, blocage d'un processus, d'un mouvement à remettre en marche sur des bases nouvelles. Le seul contenu réel de ladite « post-modernité », son seul sens, serait alors qu'elle connote le

manque d'une subjectivité capable de comprendre et d'assumer cette crise. « L'écologie du virtuel », « l'écologie généralisée », « l'écologie » encore à naître, sont les indicateurs d'un processus de subjectivation en puissance « comme enjeu de régénération politique, mais aussi comme engagement éthique, esthétique, analytique » (dans *Chaosmose*, toujours).

La musique orchestrale sur laquelle se conclut *Chaosmose* est grandiose. Elle organise des univers, mêle « la chair de la sensation et la matière du sublime » dans un « aller-retour incessant entre complexité et chaos ».

Mais pour apprécier pleinement cette « synthèse finale » (expression que j'emprunte de nouveau à Fourier) qui prend le parti de la déterritorialisation absolue où la modernité s'est engagée depuis la Renaissance, il me paraît nécessaire de la faire marcher ensemble avec un autre aspect du processus de subjectivation qu'appelle de toutes ses forces notre présent plongé dans la fuite éperdue, inhumaine, vers un progrès qui tend finalement à une forme de destruction.

La subjectivation guattarienne comporte, simultanément avec l'apologie de la technique et ses déterritorialisations mondiales, un mouvement, tout aussi fondamental, de reterritorialisation existentielle. Aspiration à l'intimité retrouvée, à la singularité détruite par le capitalisme brutal ; recherche, mais sans nostalgie, car constamment inventive, de ce qui, en marge du sujet froid de ce que fut l'humanisme, est la marque même de l'humain. L'humain qui voltige, papillonne tout autour de nous, comme les atomes de Lucrèce, poussières de subjectivité qu'il s'agit de discerner et de capter. Voilà le processus guattarien où, comme dans l'exécution de l'œuvre pour Valéry, tout ne saurait être que détail car « il n'y a pas de détail dans l'exécution ».

Ces détails combien sensibles et vivants composent toute la poésie d'un texte que, pour conclure, j'emprunte à *Cartographies* et qu'il faut intégralement retranscrire, petite musique du cœur, ritournelle insistante au cœur de la grande symphonie : « C'est le même mouvement de territorialisation

existentielle et de prise de consistance synchronique qui fera “travailler” ensemble des choses aussi différentes qu’une boîte à chaussures et à trésor sous le lit d’un enfant hospitalisé dans un internat médico-psychologique, la ritournelle-mot de passe qu’il partage peut-être avec quelques camarades, la place au sein de la constellation particulière qu’il occupe au réfectoire, un arbre-totem dans la cour de récréation et découpe du ciel seule comme lui. A l’architecte, sinon de composer une harmonique à partir de toutes ces composantes fragmentaires de subjectivation, à tout le moins de ne pas en mutiler par avance l’essentiel des virtualités » (« L’énonciation architecturale », *Cartographies*, p. 301).

2. *Ce gamin-là*, film de Fernand Deligny et Renaud Victor (1975).

Alliance de la sensibilité la plus fine au moindre détail du quotidien et de l’impératif pratique. Le processus de subjectivation y trouve sa fin qui est d’« œuvrer à la recomposition de territoires existentiels dans le contexte de nos sociétés dévastées par les flux capitalistiques ».

Œuvrer pour ce gamin-là <sup>(2)</sup>, Félix n’a jamais cessé d’y penser.

Juillet 1993

